

trances à Buttillo sur sa mauvaise conduite, fut, par l'ordre de ce monstre, attaché à un tronc d'arbre, la tête en bas, et écorché vif : le cardinal de Venise fut cloué à une croix, et un ancien pirate génois, digne ministre des cruautés d'Urbain, étancha avec du sel et du vinaigre le sang qui coulait des blessures. Un diacre fut pendu à un platane, avec des poids énormes attachés aux pieds et aux mains pour lui disloquer les membres; le cardinal Sangro fut tenaillé avec des pinces ardentes, et comme malgré ses souffrances il continuait à protester de son innocence, on épuisa sur lui tous les raffinements de la barbarie; on lui enfonça des alènes à l'extrémité des doigts, entre les ongles et la chair, aux pieds et aux mains; on lui arracha les narines, on lui donna simultanément la question de l'eau et celle du feu, enfin les bourreaux le frappèrent avec des lanières plombées, et s'acharnèrent sur le martyr jusqu'à ce que la fatigue les eût contraints de s'arrêter. Un autre cardinal fut attaché à un cheval, brûlé avec un fer rouge à la poitrine, aux bras, aux cuisses; après quoi les tourmenteurs lui arrachèrent le nez, la langue et les yeux, lui brisèrent les membres avec des barres de fer; et pour en finir, Buttillo fit allumer trois réchauds sous le patient et le fit brûler à petit feu.

Pendant ces effroyables exécutions, le pape se promenait dans une allée voisine, récitant à haute voix son bréviaire, et s'interrompant de temps à autre pour encourager les bourreaux à bien faire leur devoir. Le lendemain, il convoqua dans une des cours de son château, le clergé, les seigneurs de la ville et même des villages voisins, pour les instruire du danger qu'il avait couru et pour justifier sa sévérité; il pré-

tendit que les conjurés avaient voulu attenter à sa personne; il affirma qu'il avait eu connaissance de leur complot dans une apparition miraculeuse, et que Dieu lui avait ordonné d'être sans miséricorde pour ces ingrats, qu'il avait tirés de la poussière, ainsi que Charles leur complice. Ensuite il éleva la croix au-dessus de sa tête, agita la bannière pontificale, et fulmina ses anathèmes sur le roi Charles, sur la reine Marguerite, sur l'antipape Clément, sur l'abbé du Mont-Cassin, et sur les malheureuses victimes de ses cruautés.

En conséquence de la déclaration de guerre du pape, des bandes de voleurs s'organisèrent et firent des courses sur les domaines de Charles de Duras, pillant, volant et massacrant au nom de Dieu.

Pour arrêter ces déprédations, le roi fit publier à son de trompe dans tous ses états, que quiconque lui livrerait Urbain, mort ou vif, recevrait dix mille florins d'or; et que ceux qui favoriseraient sa fuite seraient déclarés traîtres à la patrie et décapités. Il fit rendre un décret par le cardinal de Rioto, portant que les excommunications et les interdictions du pape n'étaient que des billevesées, et que les ecclésiastiques eussent à continuer la célébration de l'office divin, sous peine de confiscation de leurs biens et de privation de leur liberté. Après quoi il partit lui-même à la tête de ses troupes, et vint mettre le siège devant Nocera, comptant s'en emparer au premier assaut; mais il n'en fut pas comme il avait espéré, et la résistance qu'il rencontra fut d'autant plus vive, qu'elle prenait sa source dans le fanatisme. Urbain avait exalté l'esprit de ses soldats par des cérémonies bizarres; quatre fois par jour il montait sur les murailles pour

excommunier l'armée ennemie, tenant à la main une cloche, et brandissant une torche allumée; en outre le saint-père avait publié une bulle qui accordait des indulgences pour tous les crimes passés et futurs à ceux qui tueraient ou blesseraient un de ses ennemis.

Malgré toutes les imprécations du pape contre l'armée napolitaine, le siège ne s'en poursuivait pas moins avec vigueur; déjà la ville avait été forcée de capituler, et la forteresse où il s'était réfugié menaçait de ne pouvoir opposer une plus longue résistance, lorsque heureusement pour lui, Raymond des Ursins, un de ses partisans, parut à la tête d'une troupe d'Allemands et de Français qu'il avait recrutés à Rome, tomba à l'improviste sur les assiégeants, les mit en fuite, força les portes de la ville, et enleva de la forteresse, Urbain, ses trésors, sa suite et ses prisonniers.

Ce coup de main hardi avait réussi parfaitement; et lorsque les Napolitains, revenus de leur première panique, voulurent se mettre à la poursuite du pape, il n'était plus temps, car déjà leurs ennemis avaient gagné les défilés des montagnes qui conduisaient à la ville de Trani, où les attendaient des galères génoises. Ils purent seulement atteindre plusieurs mulets chargés d'or et d'objets précieux que le saint-père avait laissés en arrière. Urbain arriva sans autre accident au terme de son voyage avec ses prisonniers, moins l'évêque d'Aquila, qu'il avait fait tuer en chemin, parce que sa monture retardait la marche de la troupe. Les autres cardinaux, attachés sur des chevaux vigoureux, jetaient des cris lamentables que leur arrachaient d'intolérables souffrances, et montraient aux gardes leurs membres rompus et leurs corps

affreusement déchirés. Un semblable spectacle était bien fait pour exaspérer les esprits; aussi les Français délibérèrent s'ils ne délivreraient pas ces victimes de la haine du pape, et s'ils ne feraient pas Urbain lui-même prisonnier. Le cardinal Raymond, informé du sujet de leur délibération, s'empressa de les congédier à Salerne, en leur payant onze mille florins d'or, et en leur en promettant trente mille, qu'il ne leur donna jamais.

Délivré de ses dangereux libérateurs, Urbain continua sa route vers Trani et s'embarqua aussitôt pour le port de Gênes, où il arriva le 23 septembre 1385. Ses victimes furent débarquées pendant la nuit et plongées dans les cachots du grand inquisiteur. En vain les magistrats de la république et le clergé même vinrent demander leur grâce, le saint-père fut inflexible; et pour mettre fin aux sollicitations, il chargea Buttillo de les faire périr.

Ce digne ministre du pape s'acquitta parfaitement de sa cruelle mission, et surpassa en cruautés tout ce qu'on peut imaginer. Il fit enterrer dans une fosse remplie de chaux vive le cardinal Louis Donato, en lui laissant la tête hors de cet infernal tombeau, pour qu'il sentît avant de mourir toutes ses chairs se corroder et se consumer; il fit enfermer des loups dans le cachot de Barthélemy pour qu'ils le dévorassent vivant; enfin, Gentil de Sangro et Martin del Giudice furent cousus dans des outres de cuir avec des serpents, puis jetés à la mer.

Un cardinal anglais, Adam Eston, fut seul épargné, grâce aux remontrances des ambassadeurs de sa nation, qui menacèrent le pape de la colère du roi Richard, s'il osait condam-

ner à mort un des sujets de la Grande-Bretagne : Urbain se contenta de lui faire rompre les deux cuisses. Ces cruautés, froidement accomplies, exaspérèrent les esprits ; les ecclésiastiques qui s'étaient montrés jusque-là dévoués à son parti, l'abandonnèrent ; le métropolitain de Ravenne et Galéot Tarlat de Pietra Mala brûlèrent publiquement leurs chapeaux de cardinaux et prirent la route d'Avignon. Malgré cet abandon général, Urbain ne changea point de conduite, et poursuivit sa carrière de crimes.

Dans l'intervalle était mort Louis de Hongrie, laissant le trône à sa fille Marie, sous la tutelle de la reine Élisabeth, sa mère, princesse dont les mœurs ne pouvaient être comparées qu'à celles de Jeanne de Naples, et dont la cruauté n'avait été égalée que par celle d'Urbain. Les Hongrois ne pouvant supporter la tyrannie de cette femme abominable, se révoltèrent contre elle, et proclamèrent roi Charles de Duras, qui résolut de passer aussitôt en Hongrie pour recueillir l'héritage de son cousin. Le prince, oubliant ses querelles avec le pape, eut l'imprudence de traverser l'Italie suivi d'une faible escorte : au moment où il atteignait les frontières de son nouveau royaume, des assassins vinrent lui rappeler qu'un prêtre ne pardonne jamais ; pendant la nuit, des bandits attaquèrent le château où il s'était retiré et le massacrèrent. L'historien Pogge affirme que ces misérables étaient des émissaires du pontife, et que Blaise Forgach, chef de cette expédition, déposa aux pieds de sa Sainteté une épée encore teinte du sang de son ennemi.

Dès que la mort de Charles de Duras fut connue en France, le pape d'Avignon proclama Louis II, duc d'Anjou, roi de

Naples, et donna au comte de Saint-Severin le titre de vice-roi, avec l'autorisation de faire immédiatement la conquête de ses nouveaux états. De son côté la veuve de Charles de Duras, la belle Marguerite, avait fait reconnaître par les états du royaume, Lancelot, son fils, âgé de dix ans, comme souverain légitime, et s'était fait donner la régence. Déjà elle avait réuni des forces imposantes pour résister aux Français, et les provinces n'attendaient qu'un ordre du saint-père pour embrasser son parti ; ce qui en eût infailliblement assuré le triomphe en même temps que celui d'Urbain. Mais toutes ses tentatives de rapprochements avec la cour de Gênes échouèrent devant l'opiniâtreté de ce vieillard implacable ; il renouvela contre Marguerite et contre toute sa famille les anathèmes et les malédictions qu'il avait tant de fois prononcés, et déclara que Naples n'avait pas d'autre roi que lui Urbain VI, chef suprême de l'Église. Il publia ensuite une croisade contre les deux enfants, au nom desquels des ambitions rivales se disputaient le trône de l'impudique Jeanne.

En dépit des anathèmes du pape romain, les Français poursuivirent leur marche et s'emparèrent de Naples, où ils firent reconnaître l'autorité de Clément VII. Encouragé par ce premier succès, celui-ci voulut joindre à la puissance des armes l'autorité des miracles et des prophéties ; il choisit à cet effet un malheureux idiot qu'il fit conduire à Gênes, et qu'on instruisit du rôle qu'il avait à remplir. Un jour de consistoire on le fit entrer sous un froc d'ermite dans le palais d'Urbain, et en présence des magistrats de la république et d'un nombreux clergé, il répéta la leçon qu'on lui avait ap-

prise, et dit au pontife : « Il y a quinze ans, j'étais en prières » sur les rochers de ma solitude, lorsque tout à coup le Christ » m'apparut et m'annonça qu'un faux pape nommé Urbain VI » disputerait le trône de saint Pierre au véritable pontife. » Pour preuve de ma céleste mission, je te déclare que je » suis invulnérable, et je demande à subir la torture de la » corde, de l'eau et du feu. » Cette harangue fit une vive impression sur les assistants; Urbain seul resta impassible. Comme un pape est l'homme qui croit le moins aux miracles, il fit arrêter le pauvre idiot et lui fit trancher la tête dans la salle d'audience.

Néanmoins le saint-père craignant les conséquences d'une semblable révélation sur les esprits superstitieux, résolut de combattre son ennemi par les mêmes armes, et il écrivit à sainte Catherine de Sienne de venir immédiatement à sa cour pour détruire les doutes que pouvaient avoir conçus quelques fidèles sur la régularité de son élection; en même temps il envoya un bref à la mère abbesse du couvent pour qu'elle permît à la sainte fille de venir à Gênes. Le pape reçut Catherine en consistoire, les cardinaux, le doge et les autres magistrats de la république se trouvant tous réunis : la pauvre illuminée se recueillit quelques instants, puis entra en extase, l'œil étincelant, les cheveux épars, la bouche écumante, et semblable à l'antique pythonisse de Delphes, elle prononça d'une voix inspirée : « Apprenez tous que le pontife Urbain est réellement le vicaire du Christ. »

Un commentateur des Bollandistes, qui a écrit une histoire de Catherine de Sienne, prétend qu'on faisait boire à cette religieuse certaines préparations aphrodisiaques qui provo-

quaient ces ravissements extatiques; ce qui semblerait confirmer cette opinion, c'est qu'elle mourut quelques mois après dans un paroxysme de folie hystérique.

La révélation de sainte Catherine fut d'un faible secours à Urbain, et n'arrêta point son compétiteur, qui augmentait chaque jour ses conquêtes, soit par les armes, soit par les négociations.

On expliquerait difficilement cette prédilection des peuples pour Clément; car ce pape n'était ni moins avide, ni moins cruel, ni moins infâme que son rival; et si l'on en juge par la chronique du moine anonyme de Saint-Denis, nous dirons qu'il méritait d'être maudit de Dieu et des hommes. « Clément, suivant le docte religieux, profitant de l'indolence » du roi et des grands pour les libertés et les coutumes de » l'Église gallicane, avait accablé d'impôts les ecclésiastiques » et les communautés, et avait encore dépassé Boniface VIII » et Jean XXII dans l'art d'extorquer de l'argent et de faire » affluer les richesses des nations dans les trésors de la chancellerie apostolique. A l'exemple de son compétiteur, il » avait créé trente-six cardinaux, véritables vampires, escortés d'une légion de procureurs armés de bulles expectatives, et prêts à s'abattre sur les bénéfices vacants dans les églises cathédrales et collégiales, dans les prieurés conventuels, ou dans les maisons hospitalières.

» Non seulement le pontife, au mépris des décrets de ses » prédécesseurs, autorisait ces abus, mais encore il gardait » pour lui-même les meilleurs et les plus riches diocèses. » A la mort d'un prélat, il mettait en campagne des col- » lecteurs ou des sous-collecteurs de la chambre apostolique

» qui s'emparaient des meubles du défunt, recherchaient les
 » anciens titres de créances, les arrérages des fermes, et
 » après avoir mis les héritiers en prison, ils prenaient la
 » direction du diocèse, vendaient les ornements sacrés des
 » églises, et engageaient même les récoltes pour deux ou
 » trois années; de sorte que le nouvel évêque était forcé de
 » mendier pour vivre, ou de se mettre à la tête de ses prê-
 » tres et de ses moines et de battre le pays en rançonnant les
 » habitants, comme le faisaient les compagnies franches. »

Cependant Urbain ne se laissa pas décourager par les succès de son ennemi; il rassembla une armée et se prépara à disputer le royaume de Naples à Clément. Déjà il était en marche pour l'Italie inférieure, lorsqu'il fit une chute de cheval qui l'obligea à suspendre l'exécution de ses projets. Ce retard et plus encore le manque d'argent contribua à désorganiser son armée, et le contraignit à replier ses troupes sur Rome pour y passer son quartier d'hiver.

Peu de jours après son installation au Vatican, il rendit le dernier soupir. Un des agents de Clément VII lui avait fait prendre, dit-on, un breuvage empoisonné.

Urbain était odieux même à ceux qui suivaient sa fortune, aussi sa mort n'excita-t-elle aucun regret. Il fut inhumé le 16 octobre 1389 à Saint-Pierre, dans la chapelle de Saint-André.

BONIFACE IX,

JEAN PALÉOLOGUE,	208 ^e PAPE,	CHARLES VI,
MANUEL PALÉOLOGUE,	A ROME.	roi
empereurs d'Orient.		de France.

CLÉMENT VII, BENOÎT XIII,

PONTIFES A AVIGNON.

Election de Boniface IX. — Les deux papes s'excommunient. — Jubilé à Rome. — Exactions de Boniface. — Cruautés de Clément. — Tentatives de l'université de Paris pour faire cesser le schisme. — Mort de Clément VII. — Les cardinaux français se réunissent en conclave et proclament souverain pontife le cardinal Pierre de Luna. — Fourberie de ce pape. — Négociations pour la paix de l'Église. — Assemblée de Reims. — Les Français refusent l'obédience à Benoît XIII. — Négociations de Pierre d'Ailly. — Benoît est assiégé dans Avignon. — Conduite de Boniface à Rome. — Ses débauches. — Conjuraton contre le pape. — Secte des blancs. — L'empereur Manuel Paléologue vient en France. — Benoît est chassé d'Avignon. — Il se réconcilie avec ses cardinaux. — Nouvel exemple de sa mauvaise foi. — Ambassade de Boniface à Benoît. — Mort de Boniface IX.

Quelques jours après la mort d'Urbain, seize cardinaux qui se trouvaient à Rome ou dans les provinces voisines s'enfermèrent en conclave et élurent souverain pontife Pierre